

10/04/2020

10h58

L'écran est prêt, l'application est en marche, les écouteurs branchés. Je me sens comme un enfant qui se prépare pour aller au ski. Excitée à l'idée de débiter cette résidence. Une résidence à distance, une résidence qui nous invite à repenser les modalités d'accès à l'œuvre, aux institutions, aux artistes. À l'art. Assise à mon bureau, je lève la tête, regarde par la fenêtre.

11h

« Bonjour ! » Je découvre avec enthousiasme le visage de Florence – directrice de l'espace d'art Le Bel Ordinaire qui m'accueille pour 10 jours – de l'autre côté de l'écran. Détendue, souriante, les cheveux en bataille, en toute simplicité, dans l'intimité de son chez soi.

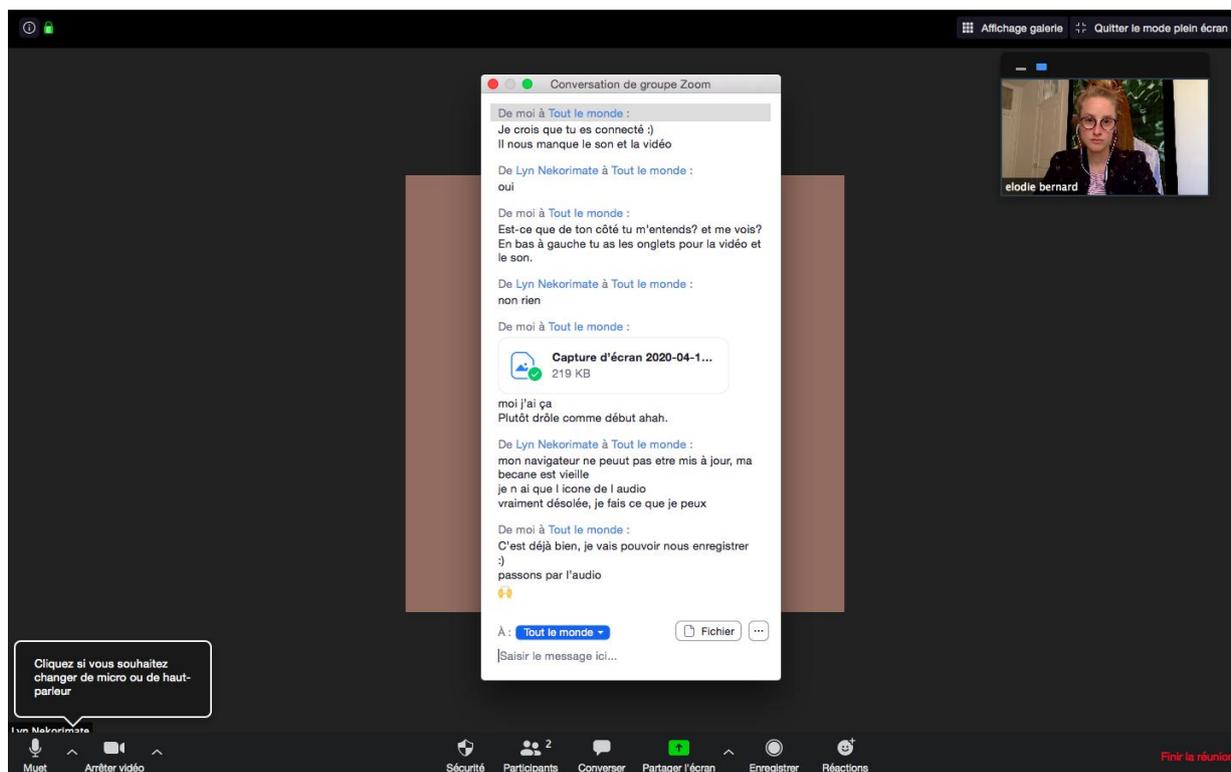
On se présente, l'Histoire du lieu, la ville, tout est fluide, en une fraction de seconde me voilà avec Florence, chez Florence. Je goûte à ce plaisir tant rêvé, celui d'avoir le don d'ubiquité. Être ici et là à la fois. Au Bel Ordinaire et me sentir comme à la maison.

*Assise à mon bureau,  
je partage quand même cette expérience hors du commun.*

La conversation s'étire, s'étend et digresse. On parle ateliers d'artistes, jardinage, confinement, genre et statistiques. On évoque des souvenirs, des rencontres communes, des expositions que l'on souhaite monter, mettre en place jusqu'au bout malgré le contexte, l'exposition de Sabine Delcour, qui était en plein montage, stoppé net. Florence souhaite aller au bout. Comme un geste manifeste d'une institution, un engagement certain auprès de l'art, des artistes. « Être dans la résistance » lance Florence. *C'est aller au bout.* On revient sur nos choix, parle de logique de programmation, de nos envies, de la résidence, de son contexte. On parle des artistes que je vais rencontrer, de la difficulté d'être artiste installé en région, on aborde les questions d'accompagnement des artistes dans ces moments particuliers. Repense au jardin et on n'oublie pas la motivation.

12h

**Bienvenue au Bel Ordinaire !**



Vendredi 10 avril 2020 – Voyageuse immobile – Lyn Nékorimaté

13h55

Je me connecte et lance l'appel en visio qui doit débiter à 14h avec l'artiste Lyn Nékorimaté. Direction Pau - en une fraction de seconde - me voilà dans le sud ouest. Un peu stressée. C'est la première fois que je dois fonctionner de cette manière. Rencontrer l'artiste à distance avant d'avoir fait l'expérience de l'œuvre. Le contraire total. D'habitude, le premier contact, c'est l'œuvre, c'est elle qui me donne envie d'en savoir plus et de rencontrer l'artiste à l'atelier.

*Encore cinq minutes devant moi. Et les questions s'enchaînent dans ma tête.*

Quelle est ma place en tant que commissaire dans une situation comme celle-ci? Comment aborder le travail de l'artiste, sans même n'avoir jamais vu son travail, ni en vrai, ni en virtuel. Comment ressentir et percevoir l'ensemble de son œuvre? Comment vivre l'expérience, du moins une expérience, assise là, tranquillement dans mon bureau à Orléans? Comment de ma chaise, continuer à faire vivre les échanges, à soutenir les artistes, à...

14h00

Notre conversation débute par un échange proche d'une conversation SAV. Ça me fait rire et me détend. Nous sommes humaines, ouf.

14h17

Je découvre enfin le visage de Lyn Nékorimaté sur le petit écran de mon téléphone. La discussion est lancée. Elle est riche et dense. Au bout de deux heures passées ensemble, j'ai découvert que Lyn Nékorimaté est une artiste qui travaille sans barrière.

Danse, performance, musique, film, installation... jusqu'au cours de yoga « à prendre au 3<sup>ème</sup> degré » me dit-elle dans un éclat de rire.

Je comprends très vite que la forme que peut prendre l'œuvre dans la pratique de Lyn, sera déterminée par sa sensation, son écoute et son expérience du monde. Chaque projet interroge à sa manière le contexte dans lequel il prend place, mais aussi les rapports qui font contextes.

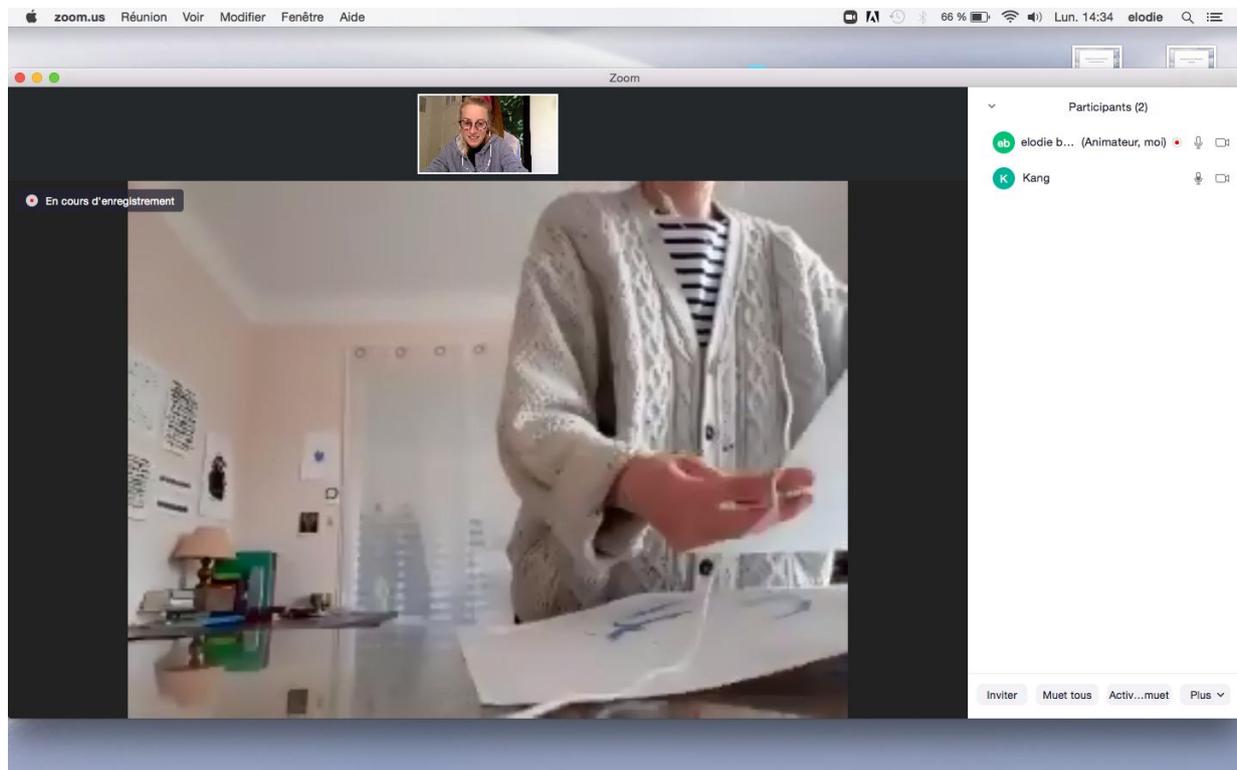
Elle me fait part de ses voyages en Asie, les rituels qu'elle a observé, ses cours de danses, ses lectures, ses réflexions. Passionnément elle me raconte les manières dont différents peuples remercient la nature par des offrandes, puis l'on s'envole vers Bali en évoquant les danses de mains. En l'écoutant, c'est un véritable voyage. On ressent un engagement à l'autre, un réel engagement vers l'autre.

D'ailleurs l'autre, son altérité fait partie de ses projets. Elle part à sa rencontre en parcourant les territoires. Car, il est aussi question de cela dans son travail. De territoire et de localité. De manières d'habiter les espaces. Elle part à la rencontre des gens, des espaces, elle s'imprègne des énergies, des cultures pour capter l'essence des lieux, pour saisir « l'âme des territoires ». Chaque projet m'apparaît alors comme étant avant tout un travail de collaboration. À l'image d'*Agora*, une des installations réalisé avec le collectif DING, un collectif qu'elle a fondé avec Jean-Paul Labro. Une installation qu'elle me décrit brièvement. Trois écrans posés sur des tables basses en bois fabriquées spécifiquement, équipés de casques. Les films diffusés par chacun des trois écrans sont le fruit d'une résidence de deux ans en Indonésie. Deux durant lesquels « le collectif à cherché à construire des histoires communes, à tisser des liens ». Il y a presque une dimension sacrée dans son rapport au monde.

*Je comprends alors que l'art et la vie semblent indissociables  
dans le travail de Lyn Nékorimaté.*

16h01

L'expérience de la première rencontre s'achève. Je quitte Lyn. Retrouve le fond d'écran de mon téléphone. Une image du port de la ville du Tréport en Normandie. Les écouteurs encore branchés. Une fraction de seconde suffit, me voilà de retour à Orléans – aujourd'hui voyageuse immobile.



Lundi 13 avril 2020 – Dessin en mouvement – Yonsoo Kang

13h57

Je relis rapidement les questions que j'ai préparées en attendant de rencontrer pour la première fois Yonsoo Kang, une jeune artiste installée à Pau.

D'abord les questions génériques. Puis celles autour de sa pratique. Comment aborder son travail, ses recherches etc. Difficile d'envisager et d'anticiper sans connaître le travail de l'artiste. Difficile oui. Et puis la distance. Mais j'aime faire de ces conditions une force. J'aime aussi l'idée de l'instantané. La pensée en ébullition. Être à l'écoute, rebondir, enchaîner et dévier.

14h01

Je fais un pas de côté par rapport à mes habitudes. J'ouvre mon ordinateur, clique sur l'application et découvre à travers la fenêtre de mon écran, un espace ordonné et lumineux. Derrière Yonsoo Kang, une table, un grand plateau repose sur deux tréteaux. Au mur je distingue des feuilles épinglées, en ligne, deux lignes égales. Quatre dessins au-dessus, quatre dessins en dessous. Je ne vois pas ce qui est représenté, je suis trop loin et les pixels de nos écrans accentuent le flou. « Bienvenue au cœur de mon atelier » me lance-t-elle.

On commence par les présentations. Yonsoo Kang est coréenne, originaire de Séoul, elle est arrivée en France en 2007 pour poursuivre des études d'arts. Très tôt, elle a su que le dessin allait diriger sa vie. Naturellement notre discussion s'évade. Elle me narre sa fascination pour la lecture depuis toujours. Une fascination singulière. Ce ne sont pas les histoires qui l'absorbent, mais la façon dont les lettres sont agencées dans l'espace de la feuille, la forme des caractères, les espaces, les vides, les pleins. Elle feuillète, fait défiler les pages et les observe comme différentes compositions abstraites. Yonsoo aime les gestes de la lecture. Manipuler l'objet, ressentir le papier, le grammage, sa douceur ou sa rugosité, les pages cornées, les plis, les aspérités. Un vocabulaire que l'on rapproche indéniablement de sa pratique du dessin. Et je comprends d'ailleurs que le dessin tient une place à part entière dans sa démarche, je comprends aussi qu'il sera question de geste et que cette notion va traverser le fil de notre discussion.

« Tout commence par la pratique du dessin »

Yonsoo Kang expérimente les outils, les matériaux, les surfaces. Elle interroge les capacités physiques et plastiques de chacun d'entre eux. Fusain, crayons de papiers, encre ou encore pastel, des outils classiques pour un dessin qui va à l'essentiel. Elle m'explique alors aimer se confronter à la densité du noir et au contraste avec le blanc. Elle aime les lumières, les motifs qui se créent. Mais, pourquoi ne jamais passer par la couleur? « La couleur, me confie-t-elle, me désoriente et me bouscule, il y a trop de possibilités, je préfère la simplicité et la sobriété du noir et blanc. La couleur demande de faire des choix, pour les harmonies. Le noir et blanc évacue ces questions et m'offre une infinité de possibles dans le choix des gestes».

### Geste

Le mot est lancé et je comprends que c'est ici que se révèle l'essence du travail de Yonsoo. Un rapport au geste et au mouvement.

À cet instant vous vous demandez peut-être comme moi, à quoi ressemble un dessin de Yonsoo ?

J'imagine des grands formats où le corps fait un avec le support, des dessins où les mains frottent, j'imagine des répétitions, des enchaînements.

Chaque outil devient prétexte à bouger, à mettre les doigts en mouvement, puis la main, le poignet, le coude, l'épaule et le bras dans son entier. Mon imaginaire m'a emportée vers des formats démesurés, or, j'apprends que la taille des dessins de Yonsoo est surtout influencée par le périmètre, la capacité du mouvement de ses bras, rarement de son corps dans son entier.

Chaque outil employé devient le point de départ d'une série de dessins, d'un enchaînement de tracés, de tapotages, de cassures, de frottements, de lignes. Pour aller jusqu'au bout de la matière, jusqu'à son épuisement et l'épuisement de son corps aussi.

14h37

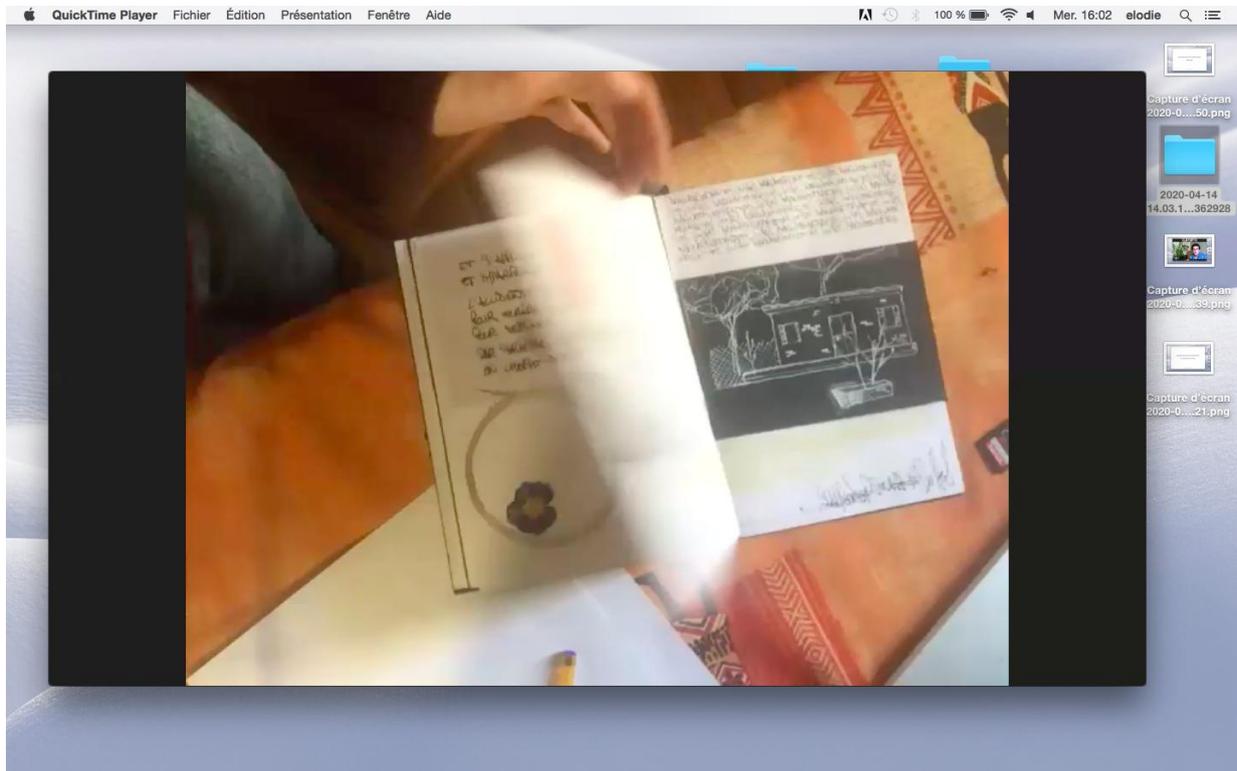
L'épuisement du corps me fait penser aux danseurs. On parle de chorégraphie, de corps en mouvement dans l'espace. Elle me décrit une performance qu'elle a menée avec des danseurs, dans la lignée de Trisha Brown.

Je lui pose la question du sujet.

Je me demande comment Yonsoo détermine ce qui sera représenté, d'où vient le geste finalement ? Au fur et à mesure de notre conversation, je saisis que la forme sera déterminée par un jeu de regards et d'observations de la réalité. En effet, elle pose son regard sur les choses, les objets, les éléments qui sont autour d'elle. Elle prend « le figuratif comme point d'appui » puis elle poursuit « lorsque je trouve un geste qui me plaît, dans une forme, dans sa représentation, je le ramène vers l'abstraction ». Un processus plutôt complexe, à travers lequel Yonsoo Kang aime aller au bout. Dans la répétition. Au bout de la capacité des outils, jusqu'à la lassitude, jusqu'à l'épuisement même de son corps.

15h27

Je quitte Yonsoo, ferme l'onglet de la conversation et me plonge dans les notes qui ont laissé place à cet échange. Je tourne les pages, reconsidère chaque lettre, chaque espace, chaque forme, chaque ligne, comme autant de gestes et de dessins possibles.



Mardi 5 avril 2020 – Prendre son temps – Luc Mitteau

13h55

L'alarme de mon téléphone sonne. Aujourd'hui je me suis un peu laissée emporter par l'ivresse du printemps, les pieds dans l'herbe, la douce chaleur du soleil du Centre. Les yeux fermés, la tête vidée. Juste le temps pour moi de remonter dans mon bureau, ouvrir mon ordinateur, lancer l'application.

13h59

Départ imminent pour Pau. Durée du trajet : une fraction de seconde. Une fraction de seconde déroutante. Je n'ai jamais trop aimé la vitesse, que tout fuse, que tout soit déjà futur. D'ailleurs, la vitesse, est le contraire de ce que recherche Luc Mitteau que je rencontre aujourd'hui. Originaire de Pau, c'est d'abord par un parcours à toute vitesse qu'il entre dans la vie active. Un peu à l'envers, un peu en décousu comme il dit. Il arrive aux Beaux arts de Pau après avoir commencé autre chose. Il s'essaye à la sculpture, aime les tensions qui se dégagent entre les matériaux de récupération qu'il glane lors de ses déambulations urbaines. Puis abandonne. Arrivent alors petit à petit des questions fondamentales qui lui font revoir le cours des choses. Quelle place occuper dans la création ? Quelle place entre le geste, le déplacement et la matière ? Comment montrer ce qui s'est passé ? Et puis quoi créer ? Pour qui ? Pourquoi ?

Bousculé lui-même par ses propres réflexions.

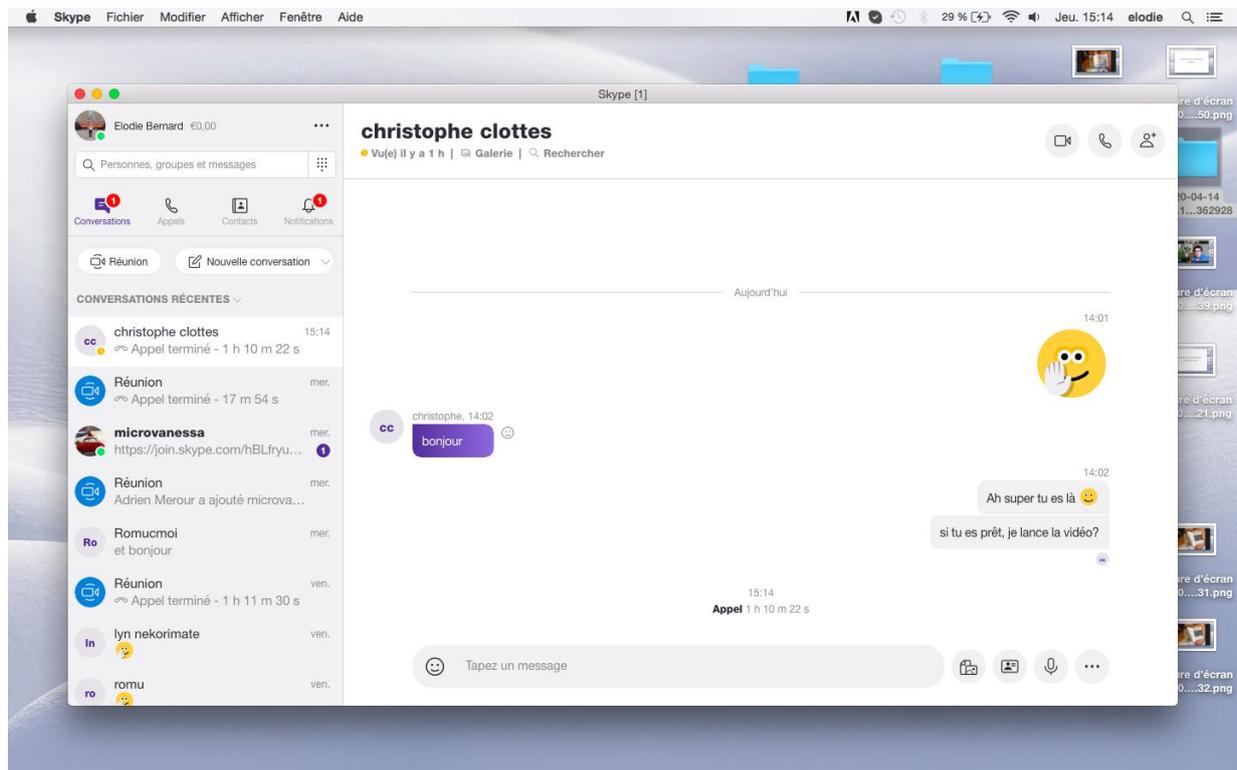
Il continue de marcher, flâner, observer, les détails, les choses qui sont « entre ». Un peu comme lui finalement. Entre deux. Il regarde avec attention chaque chose sur ses promenades qui semble ne pas avoir encore trouver sa place. Il les photographie, les collecte, les archive et les classe. Puis il écrit et dessine.

Je comprends que le temps l'obsède. Que la question de la lenteur et de sa place dans la société aussi. Comment trouver sa place dans un monde où tout va vite, trop vite. Luc Mitteau passe par le texte et le dessin. En attendant, dans une approche désintéressée.

Il prend son temps, fait de la lenteur son médium. Il se donne des contraintes, met en place des dispositifs dans lequel le hasard est libre d'intervenir, à l'image de ce prochain voyage, prendre le transsibérien. Une expérience qui cherche sa place elle aussi, quelle en sera sa portée artistique ? Est-ce un voyage, un projet ou un projet-voyage ? Peu importe le nom ou l'étiquette. L'important est l'expérience qui s'en dégage et la forme que les rencontres de cette traversée vont déterminer. Ce qui fait sens pour Luc c'est de vivre l'expérience de ce moment d'entre deux, celui de la vie, mais aussi « lorsque tu pars en train d'un point A, pour te rendre à un point B. Le train te rend disponible, ton esprit divague et tout devient propice à la réflexion. ».

15h18

Comme un entre deux donc, ni flâneur, ni artiste, peut-être les deux. Une ambiguïté. Toujours à chercher sa place, la plus juste « pour être droit dans ses bottes, entre la création et l'homme que je suis ». Trouver le juste équilibre, comme entre deux pages de son carnet à dessin, noir, de même format que chaque autre carnet, qu'il remplit quotidiennement. Entre réflexion, récit, pensées personnelles, illustration, calligraphie ou encore paysages japonisants.



Jeudi 16 avril 2020 – L'attention de l'être à la chose – Christophe Clottes

13h58

Aujourd'hui je traîne un peu des pieds. Le dispositif est en place. Ordinateur chargé : ok, cahier : ok, stylo : ok, application ouverte : ok. Mais il me manque réellement quelque chose. L'œuvre.

14h04

Je salue virtuellement Christophe Clottes qui m'accueille avec le sourire. Derrière lui se dresse une jolie bibliothèque, simple, en bois brut. Sur sa droite je remarque un caillou, de taille plutôt conséquente, de la taille d'une tête. Entre un caillou et un rocher. D'ailleurs, je me demande ce qui détermine le statut de l'un ou de l'autre.

Christophe Clottes me parle rapidement de son parcours. Plutôt technique avant de s'orienter vers le design d'objet en école d'art. Il est déjà fasciné par les formes. Mais il se sent restreint, bloqué à toujours penser forme/fonction. Ce qu'il veut c'est créer des formes. Expérimenter, manipuler. Partir de formes simples puis les mettre en interaction avec le monde, pour que ces formes deviennent des corps autonomes.

« L'objet n'est pas là seul, il est là avec son contexte et nous donne accès à quelque chose du contexte. »

Il aime les formes rigides et simples. Parce qu'une fois associées à d'autres corps, ces formes deviennent organiques. Il aime que l'œuvre se nourrisse de la surprise, de l'inattendu et de l'accident. C'est d'ailleurs l'inattendu et l'accident qui amènent Christophe Clottes à me parler d'un phénomène naturel que je ne connaissais pas. Les roches erratiques. Des blocs de minéraux qu'il observe lors de marches en montagne. « Des blocs qui surprennent », me dit-il, qui surprennent parce qu'ils semblent avoir été posés, là, sans raison aucune. Ils ne font pas corps avec l'endroit où ils se trouvent. Ils se retrouvent là, par hasard, quand les glaciers fondent. Les blocs se détachent et glissent dans des trajectoires aléatoires. Ce qui intéresse particulièrement Christophe dans ces rochers, c'est que « la masse a dépassé son statut de matière ». On passe d'un élément de paysage à un objet qui rassemble les gens, un objet rituel, un objet de croyance. La population lui confère

presque un statut d'Être auquel on vient demander quelque chose. Fasciné par ce basculement, il a entrepris une série de dessins qu'il réalise selon un protocole strict : sur le motif, saisir le rocher par son contour, sans regarder sa feuille. Huit contours à 45° de différence.

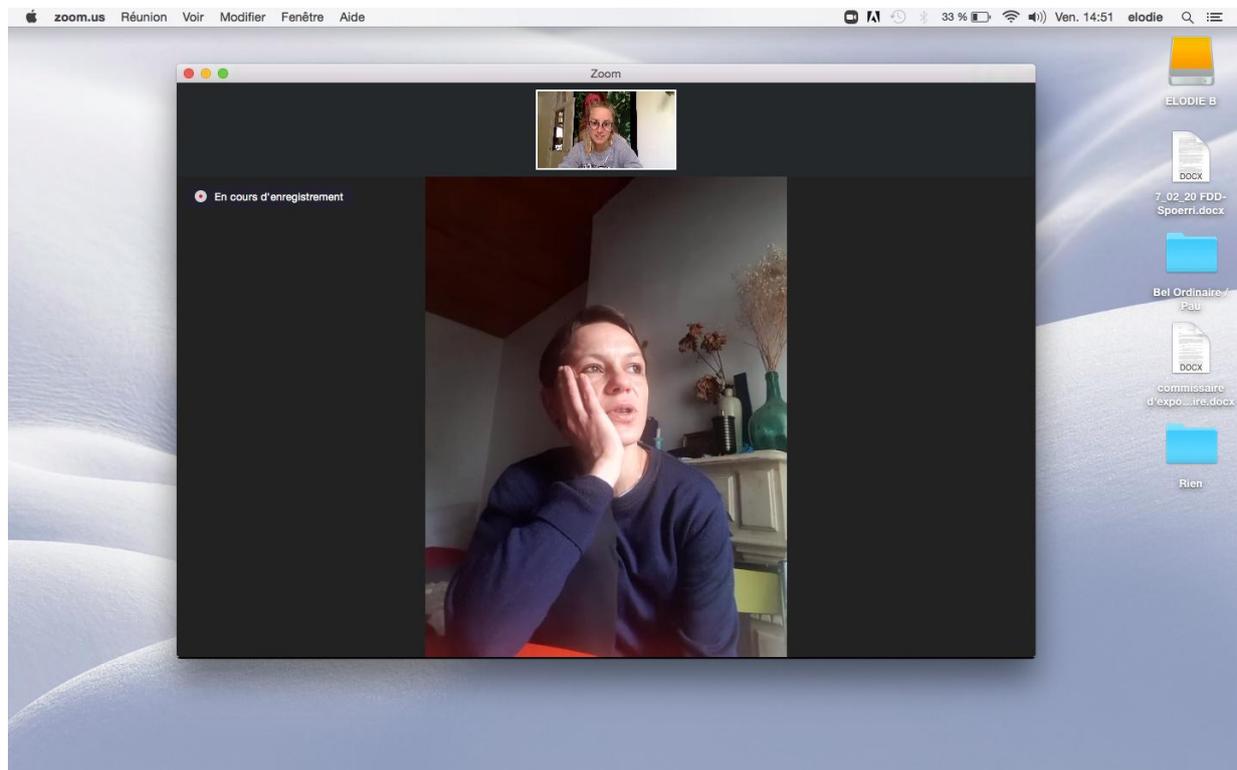
À la limite entre l'homme et la machine.  
Il vient scanner ce qu'il a sous les yeux.

Sur le papier, il tente de reproduire le rocher avec tous les écarts que le protocole impose. Les huit contours se superposent, un peu comme des strates finalement. Ces dessins deviennent point de départ de dessins muraux, un autre rapport se met en place entre la nature et l'homme : changement d'échelle, changement de lieu, changement d'observation et de représentation.

Au fur et à mesure de notre échange, je comprends qu'à travers ses protocoles, ses dessins, ses installations et ses vidéos, Christophe Clottes interroge les rapports nature/culture, corps/esprit, mais pour les dépasser. Je lui demande si son rapport au paysage est plutôt romantique, il me répond que non, il considère plutôt son approche comme anthropologique. Pour remonter le temps à travers les outils qui se trouvent autour de nous.

Un galet, une roche, des procédés pour rejouer l'érosion en accéléré, sérigraphier, produire des estampes à partir des « objets techniques » qui sont là, dans la nature. Être à l'écoute des matériaux que l'on manipule ouvre de nombreuses possibilités. Il faut simplement prendre le temps de revenir aux choses simples.

Je quitte l'application. Referme mon ordinateur. Je regarde le ciel par la fenêtre de mon bureau et comprends alors que dans la démarche de Christophe Clottes, le plus important c'est l'attention de l'être à la chose.



Vendredi 17 avril 2020 – Flâneuse, collectionneuse – Marion Mallet

14h00

« J’aurais voulu t’emmener dans un lieu que je viens de découvrir »

C’est la première phrase que prononce Marion Mallet lorsque que nos caméras et nos micros se sont allumés.

Comme beaucoup de personnes, Marion Mallet aime prendre le temps de regarder le monde et le photographier. D’ailleurs, elle ne quitte jamais son appareil.

La photographie est arrivée tardivement dans la vie de Marion. Il y a quatre ans. Une passion qui s’est glissée dans sa vie – pour une raison personnelle – et qui ne la quitte plus.

C’était d’abord prendre des images pour correspondre « avec ». Avec l’autre. Un autre. Par le biais des réseaux sociaux. Petit à petit, elle accumule de nombreuses images.

Elle photographie en série, crée des répertoires : façades, draps ou encore fruits pourris. Les façades sont le reflet du territoire qu’elle habite et arpente. Une attention particulière est portée aux vieilles façades, un peu décrépites, un peu sales, un peu en ruine.

« Il y a de la beauté dans tout, il suffit simplement de la regarder »

Ni artiste, ni photographe comme elle me répète, je découvre alors une passionnée d’architecture. D’architecture qui a vécu, qui garde la trace d’une histoire. Une passionné de flânerie, capable de mettre huit heures et trente minutes pour un aller Pau/Bordeaux, parce qu’elle ne peut s’empêcher de s’arrêter pour regarder le monde et le photographier. Une collectionneuse hors pair aussi, qui photographie avec générosité et sans limites d’abord pour garder en mémoire puis partager sur les réseaux sociaux.

Naturellement je lui demande ce qui différencie son approche de la collection d’images, des autres collections que l’on trouve à foison sur instagram par exemple. Elle me parle du cadrage et de la composition. D’envie de témoigner des choses, des paysages habités, des lieux qui ont vécu. Marion diffuse ses images sur les réseaux car « elles sont à leur place, à leur juste place » m’indique-t-elle.

Nous nous quittons, je referme mon ordinateur, regarde par la vieille fenêtre de mon bureau qui donne sur une place, parcours les façades du regard et me dis que finalement, ces pratiques photographiques ne sont que des tentatives de suites contemporaines et élargies d'une mission d'inventaire de notre patrimoine, initiée il y a quelques dizaines d'années maintenant.